

La nécrologie, un genre noble outre-Atlantique, passe souvent au second plan dans l'Hexagone. C'est pourtant un exercice de style journalistique à part entière.



Stéphanie Binet est pigiste pour le site web de Next, le supplément hebdomadaire de Libération, spécialiste des cultures urbaines et notamment du rap. La particularité de son domaine d'activité, comme elle le dit sans ironie, c'est qu'en général, les morts n'y sont pas naturelles. La toute première nécrologie qu'elle se souvient d'avoir écrite, c'était celle de Tupac Shakur, en 1996, un rappeur américain dont les circonstances de la mort n'ont toujours pas été élucidées. D'ailleurs, à l'exception notable de Jay Dee, producteur de rap atteint d'une maladie rare, la plupart de ceux dont elle a écrit la nécrologie ont péri de façon violente. Du coup, il est rare qu'elle prépare des nécrologies à l'avance. Une pratique pourtant relativement répandue

dans les rédactions, qui doivent faire face à la pression croissante de l'urgence.

Même si pour Bruno Icher, chef du service « Culture » de Libération, ce serait une erreur de considérer la nécrologie comme un sous-exercice. Car un journal fait souvent ses meilleures ventes sur la mort d'une personnalité. Ainsi, on savait avant la mort de Dennis Hopper, l'une des deux vedettes du film *Easy Rider*, qu'il était atteint d'un cancer en phase terminale. Sa nécrologie, écrite à ce moment-là, était déjà prête, et a été publiée telle quelle au moment de son décès. De la même façon, il y avait eu une première alerte, un mois avant la mort d'Elizabeth Taylor sur la santé de la star : elle avait été transportée à l'hôpital et on la disait au plus mal. Au cas où, Bruno Icher avait préparé une notice biographique de treize mille signes reprenant tous les moments-clés de son existence, de son combat pour les malades du SIDA à ses multiples mariages avec Richard Burton. Article qui a été publié un mois après, pratiquement sans retouches.

Pourtant, on se défend à Libération d'avoir en réserve une batterie de nécrologies préparées à l'avance, ce que l'on appelle dans d'autres titres, comme au Monde, le « frigo », voire « la viande froide », une expression que Stéphanie Binet trouve « affreuse ». Car une nécrologie est toujours tributaire de l'instant où elle a été écrite, de la temporalité où elle s'inscrit. Un exemple cité par Bruno Icher : le cas de Roman Polanski. S'il mourrait demain, on ne pourrait pas omettre ses ennuis judiciaires. S'il était mort il y a trois ans, on n'aurait écrit que deux lignes sur le sujet. Et s'il meurt dans quinze ans, on pourra aller jusqu'à quinze-vingt lignes.

NÉCROLOGIE «VIVANTE»

Pour écrire une bonne nécrologie, il faut paradoxalement que cela soit « vivant », au risque de faire un jeu de mot facile. « Il ne faut pas faire du Frédéric Mitterrand non plus », prévient Paul Benkimoun. Ce qu'il faut, c'est faire ressortir la trace que la personne a laissée dans son domaine d'activité. Qu'il ou elle soit médecin, jazzman, Prix Nobel de chimie... Une nécrologie obéit à un certain nombre de règles journalistiques. Les informations factuelles doivent être présentes, évidemment. Au-delà de choses convenues, comme les goûts ou les marottes de tout un chacun, le tempérament de la personne, éruptif ou calme, doit transparaître.

Le travail est, de l'avis des journalistes, le même quand le personnage vous est antipathique. Stéphanie Binet reconnaît avoir été peut-être un peu plus dure avec Dirty Bastard. La nécrologie, dans une actualité plutôt triste, tente de montrer à quel point l'influence d'un artiste a été déterminante, essaye d'expliquer ce qu'on perd avec son décès. Pour celui qui la rédige, la part d'émotionnel intervient forcément quand on connaissait ou admirait le défunt. Pour Amy Winehouse, par exemple, Stéphanie Binet, qui la connaissait et l'avait déjà interviewée, a repris dans son article des morceaux de son interview. « Il faut trouver une distance entre l'évocation chaleureuse et la nécessité de relater les faits. Un article qui relèverait de la commande ne serait pas très intéressant », explique Paul Benkimoun.

Mais on peut même s'autoriser la critique, il n'y a pas de raisons de s'empêcher de dire que le dernier album d'un chanteur était moins réussi, par exemple. A la mort de Patrick Dewaere, Bruno Icher se souvient d'avoir reçu des sacs entiers de courriers d'injures, parce qu'il avait pris le parti de dire que la tête d'affiche des Valseuses n'était pas un très bon acteur. À l'époque (en 1982), Internet n'existait pas, les « haters » non plus, et les gens prenaient la peine d'écrire pour se plaindre d'un article qui leur avait déplu. Souvent, si le cinéaste est sans grand intérêt, si son oeuvre laisse profondément indifférent, c'est la « mise en scène », c'est-à-dire la façon de raconter son histoire, qui va donner du sens à l'article : « Pour Jocelyn Quivrin, par exemple, les circonstances de sa mort sont évidemment très tristes. Mais je n'avais pas grand chose à dire dessus. Ses films ne m'ont pas marqué outre-mesure. Pas plus que quelqu'un d'autre, en tout cas. Dans ce genre de cas, on se contente souvent des deux feuillets réglementaires avec photo ».

ÉVITER LA FICHE DOCUMENTAIRE

Quand il y a deux décès le même jour, cela donne parfois lieu à de longues discussions. Qui faire passer en premier? Être journaliste, c'est savoir hiérarchiser l'information... Ce qui débouche parfois sur des parti-pris originaux et audacieux. Le hasard veut qu'Andrée Chedid, la poétesse, soit morte le même jour qu'une actrice de série B américaine, d'origine philipino-japonaise, Tura Satana. Militante féministe, elle avait joué dans plusieurs navets dynamiques et drôles tels que *Burlesque Queen* ou *Faster Pussycat! Kill! Kill!*. Son côté flamboyant fascinait. Et bien qu'elle soit tombée dans l'oubli, elle représentait une étape si importante dans l'histoire du cinéma underground que Libération a préféré ouvrir sur elle.

« C'est quand même plus drôle que si vous vous contentez d'une banale fiche documentaire comme on en trouve sur Wikipédia ou IMDb. Si Andrée Chedid avait été la seule morte ce jour-là, cela aurait été formidable. Mais tout le monde connaît l'anecdote sur son fils (Louis Chedid) et son petit-fils (Mathieu Chedid, «M»). Dans ce cas-là, on aurait fait comme tous les autres journaux, et cela n'aurait fait vibrer personne », déclare Bruno Icher.

Mais la principale difficulté, c'est souvent d'écrire dans l'urgence. Car la nouvelle d'un décès peut tomber très tard le soir, ou un week-end quand il n'y a personne à la rédaction. Pour la mort de DJ Mehdi, alors que la nouvelle n'était pas encore confirmée, Stéphanie Binet a d'abord dû écrire rapidement un papier court pour le site web puis une « nécro » plus longue pour l'édition du lendemain. Idem pour la mort d'Amy Winehouse, survenue un samedi. On n'a

Nécrologie : écrire « vivant » sur les morts

Écrit par Julien Vallet

souvent que quelques heures pour rendre compte de toute une vie, de toute une carrière.

Il faut déjà alors encaisser la nouvelle soi-même avant de pouvoir commencer à travailler sur le sujet, garder la tête froide malgré l'émotion. Difficulté supplémentaire: une nécrologie, comme un portrait, se doit d'être multi-sourcée. Elle doit comporter un certain nombre de témoignages, de réactions. Il faut donc appeler des gens, proches ou autres, à qui on apprend souvent la nouvelle, et leur demander de donner presque sur-le-champ leur avis.

